

Thierry Gilardi, nouveau complice de Jean-Michel Larqué sur TF1 : fera-t-il oublier le langage fleuri de Thierry Roland ?

Jean-Marc Sultreau / TF1



Les mots du sport

Le sport possède un vocabulaire technique, spécifique à chaque discipline et souvent parsemé de termes anglais. Il possède aussi un jargon, voire un argot, eux aussi façonnés par chaque communauté sportive. Il a enfin engendré des expressions imagées dont les journalistes se sont emparés pour rendre l'émotion d'un match ou d'une course. Avec un tel succès que les « mots du sport » sont aujourd'hui passés dans le langage courant.

« MARQUER À LA CULOTTE », « SUCER LA ROUE », « BOUFFER LA FEUILLE »...

Parlez-vous le sportif ?

Le sport a généré un langage propre, imagé, inventif, parfois corrosif. Un langage qui s'est répandu bien au-delà des vestiaires et des terrains.

Ily a le sport, et puis tous les mots pour le dire, le raconter, le décrire, narrer en direct les exploits des dieux du stade ou bien inlassablement « refaire le match », tel un Eugène Saccomano survolté. Ainsi est né un vocabulaire plus ou moins spécialisé qui, peu à peu, a investi le langage courant. Des expressions comme « marquer à la culotte », « carton rouge », « aller au charbon », « mettre le bleu de chauffe », « sucer la roue », « prendre une tôle » sont désormais comprises et employées par tous (1). « *Le langage actuel manque d'images, or le sport en véhicule beaucoup*, souligne l'écrivain et linguiste Pierre Merle. *Et comment s'identifier à un sportif autrement que par les mots ? On reprend des expressions, pour rire, et à force de les employer, elles entrent dans notre vocabulaire usuel.* »

Il reste toutefois des termes techniques et un

jargon propres à chaque discipline. Un basketteur a « la main chaude » s'il réussit des « dunks » ou des « double-pas », pour finir son match par un « triple-double ». Alors que dans « un jour sans », il va « croquer la balle », « lancer une brique » ou faire un « air-ball » (tir qui ne touche ni le panneau ni l'arceau). De même, en football, un gardien de but peut malheureusement commettre une « Arconada » sur la « bicyclette » d'un attaquant qu'il suffisait pourtant de « boxer ». Enfin un rugbyman, bien lancé par une « 89 », effectue une « chistera » pour son ailier, qui marque après un magnifique « cad-deb » (cadrage débordement). Du grand art !

« *Aujourd'hui on mélange le vrai et le faux jargon sportif, ce qui donne un langage un peu fourre-tout*, déplore Serge Laget, journaliste à l'Équipe et spécialiste de l'histoire du sport.

Mais au départ, les expressions marquantes, savoureuses ont été inventées par des gavroches du peloton comme Jean Alavoine ou Raphaël Geminiani, et des originaux du rugby. Des gens malicieux qui avaient du recul sur leur discipline, ou d'anciens joueurs devenus entraîneurs. Souvent, on retrouvait des termes imagés empruntés à d'autres milieux et qui trouvaient toute leur richesse, prenaient toute leur saveur dans l'univers sportif. »

TROUVAILLES OU CLICHÉS ?

Les principaux inventeurs de mots sont donc les athlètes eux-mêmes. Premier sport professionnel, le cyclisme a engendré des milliers d'expressions imagées qui ont contribué à tisser sa légende. Les footballeurs avec leurs « buts caquette » et leurs reprises de volée « dévissées », ne sont pas en reste. De son côté, le vocabulaire rugbystique transpire l'attachement à une culture, à des valeurs et à un territoire de prédilection, le Sud-Ouest. En Ovalie, le ballon s'appelle la « béchigue », et si dans la mêlée quelques « fourchettes » sont échangées on règle ça à coups de « bouffes ». Chez les golfeurs, plus flegmatiques, le pot d'après-parcours est pudiquement appelé le « 19^e trou », un « détritrus » est un joueur qui rend une carte de plus de 120 coups, et « se faire un biscuit » désigne une partie à enjeu. En sport automobile, les ailerons avant sont des « moustaches », le moteur « rata-touille », et celui qui « déchappe » (perd un pneu) finit dans le « bac à sable ». Quant aux marins, ils troussent des métaphores qui leur permettent de ne jamais prononcer les mots tabous de « naufrage » ou de « noyade ». Etc. Les journalistes de presse écrite, de radio ou de télévision ont également apporté leur pierre à l'édifice. Le rugby aurait-il dépassé le cercle des spécialistes sans le verbe d'un Roger Couderc, relayé par son acolyte Pierre Albaladejo et ses

vingt-deux joueurs et un « référentiel bondissant »

Les profs d'EPS ont aussi leur langage, très pédagogique. Trop peut-être ? La réponse de Claire Pontais, responsable du secteur formation au Snep et professeur en IUFM. « *Il y a certainement eu des abus de langage, qui ont par exemple abouti à parler de « référentiel bondissant » pour désigner un simple « ballon ». La formule peut sembler un peu décalée, mais à un moment donné l'éducation physique a pensé que pour se faire reconnaître, elle devait faire appel au vocabulaire scolaire.* » Scolaire ? Plutôt un jargon pseudo-scientifique, sorte de vernis universitaire dont l'EPS a voulu se parer dans les années 80. La tendance était alors de faire du prof d'EPS un « didacticien » des activités. Un vrai prof quoi, qui théorise et parle « compliqué »... « *Je n'ai pas l'impression de particulièrement jargonner*, se défend Claire Pontais. *Votre garagiste a un langage de garagiste, votre médecin possède ses propres termes. En EPS, on se situe à mi-chemin entre le sport et l'enseignement. Et quand je m'adresse à un élève, je suis rigoureuse sur les termes techniques.* »



Presse-Sports

« Ces deux là ne passeront pas leurs vacances ensemble... » (match Real Madrid-Saragosse, 2004)



expressions au goût de terroir (« Le cochon est dans le maïs », « La cabane est tombée sur le chien... ») ? « *Ce qui me frappe dans le commentaire sportif en direct, c'est l'emploi du présent pour une action passée*, souligne Pierre Merle. *On dira : "s'il la reprend, il la met au fond", en négligeant l'imparfait. Après, on peut attaquer les journalistes sur leurs fautes de français, le côté sensationnel et le manque de fond de leurs propos, mais le téléspectateur est adulte et pas dupe. Personnellement, j'apprécie leur enthousiasme car je sais qu'il n'est jamais facile de travailler à chaud.* »

Si, pour certains, journalisme sportif rime avec clichés, manque de rigueur et chauvinisme, pour d'autres l'essentiel est ailleurs : « *Je pense que les lecteurs de l'Équipe, les auditeurs ou les téléspectateurs sont demandeurs de certains poncifs qui créent un sentiment de proximité, d'appartenance. On est entre soi à un "premier degré et demi" : en clair, on sait qu'il s'agit d'un poncif et en même temps on est content de l'entendre et de le prendre au deuxième degré. La fonction du commentaire sportif est de mettre en valeur le sport. Même s'il ne se passe pas grand-chose dans un match, un reporter tentera d'y mettre un peu de saveur* », fait remarquer Jean-Philippe Bouchard, jour-

naliste à *France-Football* (lire interview p.12). On rappellera aussi que, depuis toujours, les commentateurs usent – et parfois abusent – de métaphores guerrières pour décrire l'âpreté d'un match.

Une tendance récente est l'adoption d'un langage plus technique et plus analytique au détriment de l'aspect littéraire et poétique. Une tendance incarnée, consultants et statistiques à l'appui, par le service des sports de Canal +. « *Pour moi, il s'agit d'une évolution assez nette*, observe Serge Laget. *La presse parlée n'existe quasiment plus. À l'époque, les reportages radio de Georges Briquet sur le Tour de France avaient quelque chose de magique. Le débit ajoutait au récit. Quand l'image est arrivée, la magie de la langue s'est estompée. A une époque, certains journalistes de l'Équipe comme Henri Desgrange, adeptes d'une écriture poétique, ne souhaitaient pas qu'une photo accompagne leur article. Aujourd'hui, le côté épique et chevaleresque, marqué par l'influence d'Antoine Blondin, tend à disparaître. Je me souviens que certains lecteurs connaissaient par cœur les papiers de Jacques Goddet. C'est impensable aujourd'hui !* »

« IL FAUT POSITIVER ! »

La compétition devenant chaque jour plus sévère et les enjeux plus importants, les psy-

chologues, préparateurs mentaux et autres sophrologues ont également fait leur apparition, la bouche pleine de mots et expressions telles que « peur de gagner », « choc psychologique », « remobilisation », « debriefing » ou « feed-back »... Gare toutefois aux caricatures trop faciles. « *Contrairement à ce que pense parfois le grand public, il n'y a pas de phrase toute faite du genre : "Il faut positiver", qui serait le sésame absolu*, raconte le préparateur mental Antoni Girod. *L'idée est simplement de privilégier la forme affirmative. Car en employant une formule négative comme "Tu n'as pas le droit à l'erreur", on génère souvent une motivation par le stress. Dans une préparation avec un athlète ou un entraîneur, on va donc s'attacher à la remplacer par des objectifs positifs qu'il faudra ensuite tenter de visualiser, de transformer en images.* »

Autre point important : prendre en compte les ressorts de la motivation de l'athlète. En clair, si tel sportif est mû par le plaisir, son préparateur ne lui dira pas « Il faut t'entraîner » mais insistera sur le caractère ludique de la séance à venir. « *Les mots utilisés dépendent de la personne à laquelle on s'adresse*, résume Antoni Girod. *Au-delà des termes, j'insisterai sur la possibilité de faire des erreurs ou de*

► *rater un match, ce que des sportifs de haut niveau très perfectionnistes ont parfois du mal à admettre. Par ailleurs, pendant un match, il y a toute une communication non verbale. Un préparateur ou un entraîneur fera signe au sportif de souffler ou alors de s'activer.* Quand il était capitaine de Coupe Davis, Yannick Noah s'adressait plus au corps de ses joueurs qu'à leur tête en disant par exemple « Souffle ! » au lieu de « Calme toi ! ». Enfin après une rencontre, il y a souvent le debriefing. Dans ce cas, on recense d'abord ce qui a marché avant d'aborder ce qu'il faudrait améliorer. « Là, la formulation a beaucoup d'importance car si elle est maladroite ou négative, elle influe sur la confiance du sportif. »

JEU DÉCISIF OU TIE-BREAK ?

En raison de ses origines, le langage sportif comporte aussi beaucoup d'anglicismes. Au début des années 80, une commission de terminologie du sport avait ainsi été mise en place pour protéger le Français (2). « À

l'époque, il s'agissait d'endiguer l'arrivée massive de mots anglais, se souvient Jacques Ferran, ancien rédacteur en chef de l'Équipe, qui présidait cette commission. On a donc passé ces termes en revue en se demandant si un mot français pouvait les remplacer. Avec la position suivante : dans une langue l'usage prévaut, donc il ne sert à rien d'imposer, mais il ne faut pas non plus accepter tous les termes anglo-saxons. Certaines idées ont reçu un bon accueil, d'autres ont été complètement oubliées. Le mot *dopage* a par exemple remplacé le terme *doping*, utilisé pour décrire les produits et leur emploi. » Dans ce cadre, le tennis a connu sa révolution linguistique : « reprise » a remplacé « time », on dit désormais « filet » pour « let » et « jeu décisif » pour « tie-break ». En revanche les termes « brécher » pour « faire le break » et « as » pour un « ace » n'ont pas connu la même réussite. « En football, ce travail avait été fait avant-guerre par Gabriel Hanot (footballeur puis journaliste au Miroir des Sports

et à l'Équipe, NDLR), souligne Jacques Ferran. Il a remplacé *shoot* par *tir*, *goal* par *gardien*, *dribbling* par *dribble*. Seuls demeurent le *corner* et le *penalty*. Et encore, pour le premier on dit aussi *coup de pied de coin*. »

PERFORMANCE ET ASEPTISATION

Autre tendance marquée, le langage de « performance » commun au sport et au monde de l'entreprise gagne aujourd'hui du terrain. On parle ainsi de « concurrence », « d'ambition », de « rentabilité » ou de « gérer » une fin de match. Mais chez les amateurs et les commentateurs, le plaisir du cliché demeure. On continue de traiter son coéquipier de « peintre » ou d'observer qu'il n'a pas « fait le voyage pour rien » lors d'un duel musclé. En même temps, la parole des sportifs de haut niveau semble de plus en plus contrôlée, aseptisée, presque vide de sens. Après chaque soirée de Ligue 1, les footballeurs répètent à l'envie : « *Tactiquement nous étions bien en place, les consignes du*

LE PATOIS MATOIS DU PELOTON

Le cyclisme est sans doute le sport qui a engendré les expressions les plus savoureuses. Peut-être parce que le peloton vit en vase clos et entretient un fort sentiment d'appartenance, propice à un langage commun. « Comme l'argot, il est difficile de dater précisément l'apparition de chaque terme, explique Jean-Pierre Licois, journaliste spécialisé. Mais la période des années 60 a été fertile, dans le sillage des films de Michel Audiard ou des pistards qui étaient souvent des « titis » parisiens avec un langage imagé, comme André Pousse. Et les sports durs physiquement ont souvent développé des termes particuliers pour exprimer la souffrance ». Voici donc une liste, non exhaustive, de formules propres aux cyclistes, certaines désuètes, d'autres toujours d'actualité :

- *Allumer les phares, saler la soupe, charger la mule, faire sauter la soupape, faire exploser la chaudière, se faire une fléchette, etc.* : se doper.
- *Flinguer* : attaquer fort dès le début de course.
- *Ratonner* : l'emporter en n'ayant pas pris de relais lors d'une échappée.
- *En mettre un coup sur la meule, faire rougir le 13 dents* : rouler fort, accélérer l'allure du peloton.
- *L'autobus* : groupe de coureurs distancés qui s'associent, notam-



Quel cycliste n'a jamais « becqueté de l'aile », un jour de « moins bien » ?

ment en montagne, afin de terminer l'étape dans les délais.

- *Becqueter de l'aile* : s'accrocher à une voiture pour se relancer.
- *Fumer la pipe* : gagner sans forcer.
- *Avoir la socquette légère, avaler le macadam* : être en grande forme.
- *Avoir les mains sur les cocottes* : freiner.
- *Rouler les bouts droits* : prendre des relais sur une longue distance.
- *Mettre le nez à la fenêtre* : remonter en tête du peloton.
- *Rencontrer la sorcière aux dents vertes ou l'homme au marteau* : essuyer une sévère défaillance.
- *Avoir de la laine sous les ongles* : se dit du coureur qui a remporté un sprint en s'accrochant au maillot de son adversaire, qualifie par extension une victoire contestable.
- *Disposer d'un bon de sortie* : coureur autorisé par les leaders à s'échapper, soit en raison de son classement qui ne le rend pas dangereux, soit parce qu'il est le régional de l'étape.
- *Avoir le nez dans la ceinture* : se mettre à plat ventre, notamment lors d'une descente.
- *Finir sur la jante* : Terminer difficilement, en donnant l'impression d'avoir un pneu à plat.
- *Se mettre en danseuse* : pédaler sans prendre appui sur la selle.



coach ont été respectées. De cette manière nous nous sommes créé des occasions et avons pris les trois points. » Pas faux mais un brin ennuyeux. Ce manque de vie s'explique sans doute par l'avènement de la communication. Moins accessibles, joueurs, entraîneurs et dirigeants apprennent à maîtriser leur verbe auprès de spécialistes lors de séances de média-training. Pourtant, même si l'on puise massivement dans l'immense stock de mots existant, de nouveaux termes apparaissent et l'inventivité perdure. En basket notamment ou l'in-

fluence de la NBA donne naissance à un langage de la rue, mélange de verlan, d'argot et de termes américains. La truculence, le bagoût, la vanne, le plaisir de chamberer persistent donc. « C'est le grand mystère des mots, estime Pierre Merle. Une fois créé, un terme échappe complètement à son auteur. Certaines expressions résistent au temps, s'étendent. D'autres, pourtant amusantes, ne durent pas. On ne saura jamais pourquoi. » La « glorieuse incertitude du sport », comme dirait le poète. ●

BAPTISTE BLANCHET

(1) Petite bibliographie :

Le Dico du sport, Albert Doillon, Fayard, 2002 ; *Dictionnaire du cyclisme*, Claude Sudres, Calmann-Lévy, 1984 ; *Sport, communication et pédagogie*, Antoni Girod, Amphora 2005 ; *La légende du cyclisme*, Serge Laget, Minerva, 1998 ; *Le foot comme on le cause*, Pierre Merle, éditions Hors Collection, 2001.

(2) Il existe également depuis fin 2005 au sein du ministère de la Jeunesse et des Sports et de la Vie Associative une « Commission de terminologie et de néologie », qui réunit 34 personnes qualifiées (dont Philippe Machu, président de l'Ufolep, ou encore Jean-François Deniau, membre de l'académie française) et 12 représentants institutionnels.

« Les mots du sport sont partout »

Pour Jean-Philippe Bouchard, rédacteur en chef adjoint à France Football et auteur des *Mots du sport* (Points-Seuil, 1996), le langage sportif a enrichi notre vocabulaire quotidien.

Jean-Philippe Bouchard, d'où vous est venue l'idée de consacrer un recueil aux *Mots du sport* ?

À l'époque je travaillais pour *Libération*, qui avait une approche un peu décalée du sport, moins dans le compte-rendu que dans l'apport culturel. Entre amis, nous nous amusons aussi à parodier le langage sportif en utilisant des expressions du genre : « Ils ne vont pas passer leurs vacances ensemble », empruntée à Thierry Roland. Je me suis aperçu que ça fonctionnait auprès des gens, et pour tous les sports. Il existait donc une sorte de méta-langage sportif nourri d'expressions très imagées.



Quelles ont été vos sources ?

Quand on se lance, il faut simplement être en alerte. Écouter ce qui se dit, lire la presse, regarder quelques ouvrages. À l'époque, il y avait également un effet de mode : pas mal de petits dictionnaires et de lexiques sortaient, dont l'un sur les mots du cyclisme, un sport qui comporte beaucoup d'expressions anciennes. C'est intéressant, car le peloton avait besoin de parler du dopage sans que l'extérieur ne comprenne. Les Inuits ont plusieurs dizaines de mots pour parler de la qualité de la neige, mais les cyclistes possèdent une trentaine de formules pour désigner le dopage...

Des expressions qui ont investi le langage courant...

C'est ce qui m'intéressait aussi. En 1995, lors de la campagne présidentielle qui mettait aux prises Jacques Chirac et Edouard Balladur, tous les médias parlaient du « marquage à la culotte » entre les deux candidats, un terme issu du football. Pour dire la même chose, l'expression « sucer la roue », qui vient du cyclisme, est également rentrée dans le langage courant. Un jargon lié à une catégorie sociale ou professionnelle identifiée, c'est classique. Mais comme le sport prend de plus en plus d'espace dans la société, son langage se répand dans la vie quotidienne.

Le stock de mots liés au sport se tarit-il ?

Il y a d'abord le plaisir de colporter les mêmes au fil du temps. Certaines expressions apparaissent aussi avec le développement des sports de glisse ou du basket-ball. Les évolutions technologiques interviennent aussi : à l'heure d'Internet, parlera-t-on encore longtemps de passes « téléphonées » ? Des expressions tombent en désuétude : un cycliste bien habillé était « tout Campa », en référence à la marque de cycles italienne Campagnolo, jugée élégante par le peloton. De même, le gardien de but qui « va aux pâquerettes » se fait rare. En revanche, on dit tous les jours qu'il a des « gants en peau de pêche ».

Quelles sont vos expressions préférées ?

J'aime beaucoup « bouffer la feuille », car si on ne la comprend pas on peut tout imaginer. En même temps, on visualise très bien le joueur qui, de dépit, mange la feuille de match sur laquelle figure le score, parce qu'il a raté les buts immenses qui auraient pu faire gagner son équipe. ●

RECUEILLI PAR B.B.

TOUT LE TENNIS EN UNE PHRASE

« Trop bête vraiment de contrer comme ça en prenant deux bulles. C'était clair qu'en balançant des parpaings contre un terrien de cette espèce, il allait arroser les bâches le premier. Il aurait mieux fait de faire quelques ronds, de limer un peu, histoire de se régler. Puis de casser le rythme de ce vieux croco en le faisant monter au filet en chaussettes puis en le crucifiant au lieu de rester campé derrière la ligne de fond. Mais non ! Il a joué petit bras et fait l'essuie-glace toute la rencontre. Pour finir par balancer le match. Résultat : c'est l'arrêt buffet et il rentre à la maison à vélo. »

In Jean-Philippe Bouchard, *Les Mots du sport*, p. 221.